

LA VENGEANCE
DE LA VOUIVRE

Jean-Louis CLADE

LA VENGEANCE DE LA VOUIVRE

Roman

Cet ouvrage a été publié
avec le concours du Centre régional du Livre de Franche-Comté
et de la Région Franche-Comté



ÉDITIONS
CABÉDITA
2012

REMERCIEMENTS

L'auteur exprime ses remerciements à Jacqueline et Jean-Paul Borsotti,
Daniel Boissaux, Françoise Clade et Paulette Mallinjud.

Couverture: Création Mélanie Kerebel

© 2012. Editions Cabédita, CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-637-8

Avant-propos

En 2002, M. et M^{me} Borsotti, propriétaires du château de Valleriois-le-Bois, en Haute-Saône, me remettaient un livre qu'ils avaient découvert dans de vieux papiers, lequel évoquait la famille de Vaudrey, ancien seigneur du lieu. Ce livre, un roman, n'avait rien d'extraordinaire. Son auteur, un certain Pierre Devenat, devait être un de ces feuilletonnistes si nombreux à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Les Editions *Fuenczi et fils* le publièrent probablement dans les années 1920-1930 sous le titre *J'ai valu, je vauux, je vaudrai*. En me donnant une copie, la famille Borsotti me demanda s'il n'était pas possible de reprendre l'intrigue et de réécrire ce récit.

Historien de formation, habitué à la rédaction d'ouvrages didactiques, l'idée d'écrire une fiction sur un fond historique n'était pas pour me déplaire; je trouvais la chose amusante. Je mis le texte original sur le métier et le transformai de fond en comble... Mais, bientôt, je m'aperçus que Pierre Devenat s'était inspiré, en partie, de l'ouvrage de Xavier de Montépin, *Le Médecin des pauvres*, publié en 1861... Or, Xavier de Montépin, lui-même, avait plagié, en son temps, l'ouvrage d'un avocat lédonien, Louis Jusserandot, *Le Diamant de la Vouivre*. Ce dernier intenta un procès en 1863 et il le perdit. Il était républicain et frappé d'ostracisme par le régime impérial. Le plagieur était bonapartiste, célèbre et fortuné...

Ces deux ouvrages évoquent une période difficile pour la Franche-Comté: la guerre de Dix Ans (1634-1644), avatar régional de la guerre de Trente Ans. Louis XIII et Richelieu tentent alors d'annexer la province qui appartient à l'Espagne. Ils lancent sur ce petit «pays» des troupes de mercenaires sans pitié. Guerre, famine et peste réduisent, en dix ans, la population comtoise de moitié.

A l'histoire se mêle la légende: Lacuzon, modeste maître d'école, résiste à l'envahisseur. Avec une petite troupe, il attaque les détachements ennemis; il rançonne aussi les villageois. Qu'importe, le peuple en fait un héros, une sorte de Robin des Bois... Par ailleurs, on le dit protégé par la Vouivre, dragon ailé, qui porte à son front une escarboucle énorme et qui, chaque nuit de Noël, devient femme d'une grande beauté pour se baigner dans l'eau d'un étang, d'un lac, d'une rivière...

Tout cela a de quoi inspirer une littérature romanesque. Les auteurs ne s'en privèrent pas, tous, le plus souvent, à mille lieux de la vérité historique. Outre Jusserandot, Montépin et Devenat, Marcel Aymé publie

La Vouivre en 1943. En 1955, Robert Fonville donne *Lacuson, Héros de l'indépendance franc-comtoise au XVII^e siècle*. De 1976 à 1981, Bernard Clavel livre une saga en cinq volumes sur la guerre de Dix Ans, *Les Colonnes du ciel*. En 1998, Edith Montelle nous explique la Vouivre, être mythique, dans *L'œil de la Vouivre*. Plus récemment, André Besson revient sur Lacuson en publiant *L'indomptable Lacuson*, en 2006, et Michel Dodane sur la Vouivre avec *Les Enfants de la Vouivre*, en 2007. En 2009, Titom Editions sort une bande dessinée en deux volumes, intitulée *Le Médecin des pauvres*, texte et dessins de Cabiron.

Quant aux ouvrages historiques consacrés à cette période en Franche-Comté, ils sont rares. Un seul retient l'attention, celui de Gérard Louis, publié en 1998 par les Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté: *La Guerre de Dix Ans*.

La Vengeance de la Vouivre, roman dont l'héroïne est le dragon-femme, ajoute à cette saga une nouvelle aventure où se mêlent ambitions, désirs de fortune et amour.

L'auteur

L'an 1347, sur les bords de la Loue

Guyot de Mirebel s'était approché de la rive, parmi les rochers. De chaque côté se dressaient les hautes falaises calcaires couronnées de sapins sombres dont les ramures se noyaient dans le ciel noir parmi les étoiles. Il ne pouvait détacher son regard de ce corps nu qui ruisselait de mille perles aux rayons de la lune, dans le lit du torrent. Il était fasciné par tant de beauté mystérieuse. Il savait que c'était la Vouivre, il avait vu passer le monstre. Et puis, qui aurait osé se baigner nu au milieu de la nuit ? Pourtant il n'avait pas peur.

Depuis que son cheval, victime de la trahison d'une roche, s'était abattu sous lui aux sources de la Loue alors qu'il chargeait à l'épieu un solitaire, il cherchait à regagner Ornans par la vallée, afin de rejoindre, au château de Chassagne-Saint-Denis, la compagnie de son cousin Humbert, son hôte de quelques jours. Dans une course folle, en cette fin de journée, il avait semé le reste de la chasse, suivant la dizaine de chiens qui avaient emprunté ce sentier escarpé.

Il ne connaissait pas la région, mais il avait supposé qu'en longeant le cours de la rivière, il parviendrait plus aisément au bourg ; là, il trouverait bien un cheval pour rejoindre le château ou encore il passerait le reste de la nuit chez un notable du lieu ou dans une auberge. Il n'avait pas imaginé que l'itinéraire choisi fût si long, si accidenté.

La nuit était venue. Il avançait difficilement entre les blocs erratiques quand, brusquement au-dessus de sa tête, surgi de nulle part, un trait de feu traversa l'espace. Dans cette nuée ardente, il reconnut la Vouivre. Son œil unique lançait des éclairs. Son long corps de serpent ondulait nerveusement et ses ailes de chauve-souris géantes fouettaient l'air à petits coups rapides, dans un froissement de soieries. Elle avait disparu dans un méandre de la rivière.

Guyot se signa. Quand il était enfant, les soirs de veillées, devant la vaste cheminée du château de Mirebel, sa tante lui avait raconté bien des fois l'étrangeté de ce dragon ailé qui sillonnait le ciel de la Comté avec pour seul œil une escarboucle brillant de mille feux, un rubis fabuleux. Celui qui aurait l'audace de s'en emparer, téméraire ou inconscient, acquerrait richesse et puissance... et, peut-être, l'immortalité.

Sa tante lui avait expliqué que la Vouivre n'était pas un animal vagabond, mais qu'elle avait ses habitudes. Son repaire pouvait être un trou à même le sol ou une caverne au flanc d'une falaise, ou encore le souterrain d'un château abandonné. Elle volait d'un donjon ruiné à un autre,

elle tournoyait au-dessus d'un clocher ou se laissait glisser au fil de l'eau. Ses sorties étaient régulières. Tous les soirs, elle allait se désaltérer et se baigner dans la Loue, le Doubs ou la Saône, ou dans un lac ou un étang, ou à la fontaine d'un village. Toujours elle déposait dans l'herbe, sur la mousse ou sur la pierre, son escarboucle.

Et la tante narrait le sort des cupides qui tentaient de s'emparer du joyau: la Vouivre se jetait sur eux, les déchirait de ses griffes et les dévorait, ou les réduisait en cendres... Dans toutes ses descriptions, aussi affreuses les unes que les autres, la brave femme avait beau prendre un ton et des airs terribles, elle ne parvenait pas à effrayer le garçonnet. Au contraire, il ne rêvait que de rencontrer la Vouivre. Ne disait-on pas, dans la plaine, que seul un enfant pouvait sans danger s'emparer de l'escarboucle? Guyot se sentait le courage de rester toute une nuit – il n'en doutait pas, si on lui avait permis de quitter le château – caché dans les roseaux, au bord de l'étang, à guetter. La voix puissante de son père résonnait encore à ses oreilles:

– Adélaïde, quand donc aurez-vous fini d'abêtir ce jeune damoiseau avec vos contes de bonnes femmes!

Plus tard, jeune page chez le sire de Montalbert, il avait appris que la Vouivre se transformait en femme dès qu'elle retirait de son front l'escarboucle, une femme très belle. Chaque fois qu'il se plaisait à imaginer cette beauté, elle prenait sans qu'il le veuille les traits et les formes gracieuses de Jehann, la fille de son seigneur, et il n'aimait pas les plaisanteries salaces qu'échangeaient les soudards dans les arrière-cours.

– Ah! Que je surprenne cette Vouivre, moi, et je la ferais couiner...

Dieu! Qu'elle était belle! Elle peignait de ses doigts écartés sa longue chevelure rousse. Elle semblait captivée par la lame vif argent des eaux qui franchissait dans un perpétuel bruissement un barrage de cailloux. Guyot avançait toujours. Soudain, il aperçut la flamme de l'escarboucle posée sur un lit de mousse, entre deux rochers, mais le diamant ne retint son regard qu'un bref instant. Seule la femme l'attirait.

La Vouivre savait que l'homme la regardait. Elle peignait à présent sa chevelure machinalement. Tous ses sens étaient en éveil depuis qu'elle avait senti l'approche. Elle attendait qu'il s'empare du diamant et qu'il tente de fuir, comme tous les hommes qui déjà s'étaient approchés d'elle. Elle s'apprêtait à opérer sa métamorphose. En une fraction de seconde, elle serait à nouveau le monstre redoutable... Et pourtant, cette fois-là, un trouble profond emplissait son corps d'emprunt, un trouble qu'elle n'avait jamais ressenti, une sensation à la fois douce et violente qui ne lui déplaisait pas. L'homme n'était plus qu'à quelques pas. Elle se retourna, impudique, provocante.

– Vous êtes belle, damoiselle...

Il n'avait parlé que pour lui... Frissonnante, prête à bondir et en même temps envahie d'une douce langueur, la Vouivre fixait Guyot de ses yeux pers, brillants comme deux émeraudes aux reflets changeants, pareils à la surface des lacs profonds dans lesquels se miraient les *pessières** sous le soleil. Pleine, la lune éclairait la gorge sauvage d'une lumière bleutée. Il était maintenant si proche d'elle, qu'il percevait son souffle rapide. Des taches de rousseur mouchetaient à peine le haut des joues. Une légère cicatrice marquait le front; il pensa à l'escarboucle.

Il ôta son manteau et la couvrit. Elle tressaillit au contact du vêtement qui aussitôt la gêna, l'irrita. Il lui prit la main. Elle était froide. Il n'osait parler de peur d'éveiller le monstre, de rompre le charme. Et le monstre ne se comprenait plus, échappait à son instinct. La Vouivre ignorait pourquoi, pour se baigner, elle retirait l'escarboucle; elle ignorait pourquoi elle changeait alors d'apparence. Elle ne savait pas ce qu'était un monstre ou une femme. Elle ne sentait rien, ne ressentait rien. Elle était la terre grasse et épaisse où tous les végétaux puisent la vie; elle était les rocs et les forêts où s'abritent les animaux sauvages; elle était le souffle doux ou déchaîné des vents qui entraînent les nuages; elle était l'eau du ciel, des sources, des cours d'eau, des étangs et des lacs, et de la mer, l'eau sans qui aucune vie n'est possible; elle était enfin le feu qui se dissimule au cœur des nuages ou dans les entrailles de la terre, qui brille dans l'azur des ciels d'été, le feu dans l'âtre des châteaux et des chaumières, le feu qui donne la vie. Elle était et c'était ainsi, dans l'ordre des choses, l'ordre de la nature et des destinées, de toute éternité et en toute éternité. Or, pour la première fois depuis son origine, montait en elle un sentiment. L'homme subjuguait la femme par tant de douceur et Guyot retrouvait son âme d'enfant.

Il y eut un bref sifflement dans l'air, puis un bruit mat. Guyot de Mirebel bascula en arrière. Sous le poids de son corps, la flèche, qui déjà avait percé le cœur, traversa la poitrine. Un spasme secoua tout son être tandis que son pourpoint se tachait de sang.

Et pour la première fois, la Vouivre oublia qu'elle était chimère. Rejetant le manteau qui l'insupportait, elle s'agenouilla près de l'homme. Soutenant d'une main sa tête, elle effleura avec délicatesse ses yeux devenus fixes, puis elle lui caressa le visage avec tendresse. Pourquoi regrettait-elle la vie et les gestes de l'homme? Qu'était-ce donc ce liquide qui ruisselait sur ses joues de femme? Jusqu'à ce moment, les hommes n'étaient pour elle que des prédateurs qui perturbaient la quiétude de son bain et qu'elle devait châtier; c'était dans l'ordre des choses.

Or, entièrement investie par cette émotion qu'elle découvrait, elle ne songea pas un seul instant au meurtrier. Elle oublia le temps...

Soudain, elle poussa un cri rauque. En un éclair, elle fut dragon et se jeta vers les rochers. L'escarboucle avait disparu. Un hurlement terrible emplît les gorges de Nouailles. De Ouhaus à Ornans et dans tous les villages des plateaux, les seigneurs et les manants inquiets se dressèrent sur leur couche tandis que les femmes se recroquevillaient terrorisées; les enfants se mirent à pleurer dans leurs berceaux. Le souffle de la mort passait sur la Comté annonçant son cortège de grands désordres: la guerre, la famine et la peste.

La Vouivre s'était fait voler son escarboucle parce qu'elle avait été troublée par la passion d'un homme. Une haine farouche l'emplît tout entière. Elle se sentait doublement meurtrie: pour la première fois depuis des temps immémoriaux, on lui avait volé une partie d'elle-même, son œil magique qui lui permettait de voir le monde dans l'ordre de la nature et qui lui conférait la puissance. A cette amputation insupportable s'ajoutait le regret indéfinissable d'avoir perdu la connaissance de ce sentiment étrange qui était né en elle quand l'homme l'avait approchée et touchée, et dont elle ne connaîtrait jamais l'aboutissement.

Elle s'éleva dans les airs, battant des ailes avec furie, sachant confusément que, privée de l'escarboucle, elle avait peu de chance de retrouver le voleur dans l'obscurité. Plus de vingt fois elle descendit le courant et le remonta, rasant la surface de l'eau. Plus de vingt fois, elle survola de près les rochers et les buissons des berges, s'élevant par instants au long des falaises. Mais l'éclat de la lune sur les eaux et sur les rocs blanchâtres ne lui découvrit pas son voleur. Devenue une masse obscure noyée dans le bleu de la nuit, la Vouivre avait perdu, avec le feu de l'escarboucle, la lumière et une part de sa puissance. Poussant une dernière stridence, elle regagna son repaire du moment, la vaste et profonde grotte des Faux-Monnayeurs.

Dans l'obscurité de la grotte, Terre, Eau et Souffle se concertèrent. Un homme possédait le pouvoir et la puissance du feu. Elle devait retrouver son rubis, la plus belle et la plus lumineuse de toutes les pierres, parce qu'elle était la braise rougeoyante dans un feu ardent, parce qu'elle avait l'éclat du soleil, celui de la vie sans cesse renouvelée... comme le feu ardent qui s'était emparé d'elle quand le chevalier avait posé sur elle son regard.

Elle pensa à la vengeance. L'ordre du monde était changé. Un homme avait volé un élément de la nature. Tous paieraient, tous, sans exception, puisque le seul qui aurait pu mériter grâce n'était plus.

Othon de Champdhivers courait parmi les roches, serrant de près la falaise pour se dissimuler derrière les rares buissons. Il sentait dans ses mains jointes la chaleur du rubis. C'était une pierre précieuse, mais c'était aussi une pierre diabolique puisqu'elle était l'organe d'un monstre. Il possédait ce dont tous les hommes rêvaient depuis des siècles : l'œil de la Vouivre ! Cette pensée le remplissait d'une joie sauvage et lui donnait des ailes.

Depuis le début des festivités au château de Scey, chaque soir, il s'était éclipsé par la poterne avec la complicité d'un garde, et inlassablement, il avait remonté le torrent et cherché la baigneuse. Et il l'avait trouvée...

A lui et à sa lignée, la puissance ! Qu'importait le prix du joyau ! Jamais il ne le vendrait. Il le cacherait et le protégerait. Il exigerait de ses descendants que sa volonté soit respectée pour l'éternité, comme on fait dire des messes dans les chapelles pour l'âme des défunts. Dieu ? Il détenait un pouvoir satanique. Une angoisse le saisit. Il s'arrêta et se signa... Rien ne se passa.

En revanche, sa conscience ne le lâchait pas. Une pensée, lancinante comme une douleur, gâchait sa jouissance, lui rappelant qu'il avait frappé Guyot dans le dos, avec un arc, comme un paysan tue un chevreuil en braconnage. Il cherchait des excuses à sa lâcheté. Que faisait le comte de Mirebel en ces lieux ? N'avait-il pas feint de perdre la chasse pour, lui aussi, guetter la Vouivre afin de lui dérober l'escarboucle. Et puis, s'il s'était véritablement perdu, pourquoi n'avait-il pas regagné le château par les chemins plus sûrs du plateau ? Il répétait, le souffle court :

– C'est la Vouivre que je visais, pas Guyot... Il s'est mis devant... Il s'est mis devant !

Puis la scène lui revint plus clairement en mémoire. Que faisait Guyot de Mirebel avec la Vouivre ? Il lui parlait, c'est sûr. Il comprit brusquement que le comportement de Guyot avait facilité le vol. La Vouivre s'était penchée sur lui. Pour lui sucer le sang ? Il frissonna, ses jambes mollirent, mais il ne ralentit pas son allure.

Et puis qu'importait Guyot. Les morts ne parlent pas. Il avait l'escarboucle. Personne ne l'avait vu. Personne jamais ne saurait ce qui s'était passé cette nuit-là, dans les gorges de Nouaillles, sur les bords de la rivière Loue. Et ce n'est pas la Vouivre qui parlerait. On trouverait le cadavre ? Et alors ? Rien ne ressemble plus à une flèche qu'une autre flèche... Peut-être même soupçonnerait-on la Vouivre de ce crime ? Une nouvelle manière d'exécuter ses victimes. Guyot aurait voulu tenter de s'emparer de l'escarboucle et la femme-monstre lui aurait décoché ce trait... Au diable l'angoisse et les remords !

Le hurlement du monstre le cloua sur place; il se jeta sous un buisson. Il entendit le vol lourd, aveugle, qui longeait les eaux... Le danger passé, il reprit sa course, s'éloignant le plus possible de la rivière, s'enfonçant sous les couverts qui gênaient sa marche, mais le dissimulaient. Des nuages voilèrent la lune.

Caché derrière un amas de rochers, Simon demeura pétrifié. La Vouivre avait disparu depuis longtemps quand il se décida à s'approcher de la rive. L'aube se levait. Son maître était bien mort et il n'avait rien tenté pour le sauver. Qu'aurait-il pu faire d'ailleurs? Dès qu'il avait vu la Vouivre, il s'était signé sans pouvoir plus mettre un pied devant l'autre. Il était courageux pourtant, et fidèle.

Constatant l'absence de Guyot quand fut sonnée la fin de la chasse, il était descendu à la source de la Loue. Lorsqu'il avait trouvé le cheval abattu, une patte brisée, il avait compris la décision de son maître et avait décidé, pour le rejoindre, de passer par le même chemin. Lorsqu'Othon de Champdhivers s'était dressé, l'arc bandé, il était trop tard...

Oui, il était trop tard... Il fallait qu'il s'en persuadât. Pourtant, il aurait pu crier, faire diversion... A cause de la Vouivre, il n'avait pas pu, il avait été lâche et, au fond de lui-même, il savait qu'il se préparait à une seconde lâcheté. Dénoncerait-il l'assassin? Et si on ne croyait pas à la présence de la Vouivre, comment expliquerait-il qu'Othon lui eût laissé la vie sauve? Lui, simple serviteur, aurait à affronter la puissante famille des Champdhivers devant les juges du Parlement de Dole. Il savait ce que vaudrait sa parole contre celle d'un baron. Et puis, Othon de Champdhivers avait volé l'escarboucle. Il détenait désormais la puissance. Il se tairait donc. On accuserait un villageois braconnier ou mieux... la Vouivre.

Ignorant la cupidité et la lâcheté des hommes, la Loue poursuivait son cours et on ne vit plus dans les gorges, dans les vallées, sur les plateaux, les montagnes et sur les plaines, cette traînée de feu passer dans le ciel. Plus un homme ne put dire qu'il avait vu, un soir de pleine lune, une femme belle se baigner dans des eaux limpides.

La descendance...

Le baron Philibert-Hubert de Champdhivers, chevalier de la Toison d'Or, grand d'Espagne, eut à nouveau une violente quinte de toux qui le laissa sans force sur son fauteuil à haut dossier de chêne sculpté. Par la croisée encore fermée, il contempla la jeune frondaison des tilleuls et des marronniers du parc et suivit des yeux, dans le lointain, la course des nuages. De retour, les hirondelles s'affairaient sous les rebords des toits. Il pensa à son fils, Tristan, depuis si longtemps parti à la cour du roi d'Espagne, et sa présence lui manqua.

Chaque année, au retour des beaux jours, le baron se sentait un peu plus diminué. Il avait perdu l'appétit et quand on le forçait à manger, il vomissait. Sa toux devenait plus âpre et le mouchoir qu'il portait à sa bouche se tachait de sang. Il osait à peine quitter la grande salle du château pour une promenade dans le verger et dans les allées du jardin. A chaque sortie, il rentrait, épuisé, comme s'il avait parcouru cent lieues à cheval.

Il avait consulté les meilleurs médecins. Le célèbre Jean-Chrysostôme Magnien, de Luxeuil, au service du comte de Fuelsaldagne, ambassadeur d'Espagne à la cour de France, lui avait rendu visite à deux reprises. Pierre Verney de Dole venait l'examiner tous les mois. Clystères et saignées, cataplasmes et drogues étaient demeurés sans effet, au contraire ces médications l'affaiblissaient encore davantage.

Clarius, son fidèle serviteur, avait alors fait mander Pierre, le charbonnier, qui œuvrait en forêt de Chaux et qui connaissait les secrets des plantes. Il mêlait à ses préparations un peu de magie; on le disait sorcier. Il composait des potions d'herbes cueillies les nuits de pleine lune, des purées de lézards ou de limaces mêlées à du vin blanc qu'il faisait ingurgiter au vieillard à grand renfort de formules incantatoires. En vain!

D'autres guérisseurs de tous poils se succédèrent au château et tous proposaient le remède miracle. Philibert-Hubert avait sué devant des feux d'enfer, il avait supporté des cataplasmes de bouses de vaches ou de sang de belettes, il avait subi l'imposition de queues de rats croisés sur son nombril, il avait absorbé tant et tant de potions... Rien n'améliorait son état. Même la vieille Noémie, sa gouvernante, qui entretenait, disait-on, des relations étroites avec Notre-Dame de Dole, ne pouvait enrayer l'inexorable maladie. Et pour cause: Philibert-Hubert de Champdhivers était tout simplement atteint... de vieillesse.

Pourtant, le baron avait utilisé, depuis longtemps, un autre remède. Chaque matin, quand il ne guerroyait pas ou quand il n'était pas en

Table des matières

AVANT-PROPOS	7
L'AN 1347, SUR LES BORDS DE LA LOUE	9
LA DESCENDANCE... ..	15
L'HÉRITIER	20
LA CHASSE	26
LA RENCONTRE	32
LE REFUS	38
L'ŒIL DE LA VOUIVRE	43
LE MARIAGE	49
L'INCENDIE	55
STANIS DE CRÈVECŒUR	60
LES MARCHANDS	66
MARIA SCAGLIOCORESSI	71
LA GUERRE	76
LACUZON	82
LA NITRIÈRE	87
LE SOUPER	93
CONFIDENCES	99
DANS LES NEIGES... ..	105
L'INCONNU	111
L'INTERROGATOIRE	115
UNE INTERVENTION MUSCLÉE	120
LA RÉVÉLATION	126
LA NUIT DU DRAME	132
SOUPÇONS	136
À SAINT-CLAUDE	140
LA CONFESSION	148
PRÉPARATIFS	155

L'EXÉCUTION	158
LA RÉCONCILIATION	163
L'ÉLIMINATION	169
LE TROU DES GANGÔNES	173
QUESTIONS	180
LA PRISONNIÈRE	184
LA MONTÉE AU CHÂTEAU	188
LES REDEVANCES	192
LES CITERNES	198
LE PRISONNIER	203
LES DEUX COMPLICES	209
L'ÉMISSAIRE	214
L'ORAGE	220
CONSEIL DE GUERRE	225
AU GRÉ DES JOURS... ..	230
L'ART DU DOUBLE JEU	236
PRÉPARATIFS	241
LA SOURICIÈRE	245
LA LONGUE MARCHE	250
LES INCERTITUDES	256
TENSIONS	262
LA BATAILLE	266
LA VICTOIRE	272
HEURTS	277
L'EMBUSCADE	283
VEILLÉE D'ARMES	288
ULTIMES VOLONTÉS	293
L'ATTAQUE DU CHÂTEAU	297
POUR SAUVER SA PEAU... ..	303
DANS LES SOUTERRAINS... ..	307
LA POURSUITE	314
RETRouvailles	320

FRÈRE ET SŒUR	324
LE RETOUR À LA NITRIÈRE	328
L'EXÉCUTION	333
SOUS UN CIEL D'ORAGE	339
LA TEMPÊTE	345
DESTRUCTION	350
LE PRIX DU MENSONGE	356
VEILLÉE FUNÈBRE	360
DES DESTINS SCELLÉS... ..	366
LEXIQUE	372
TABLE DES MATIÈRES	373